

ÉTONNANTS • CLASSIQUES

LYCÉE

TEXTE INTÉGRAL AVEC DOSSIER

# BEL-AMI

Maupassant



# BEL-AMI

Maupassant

Comment briller dans la société quand on n'a ni sou en poche ni habit convenable à se mettre sur le dos ? Georges Duroy en est là de ses réflexions quand il croise un camarade qui lui propose un poste de rédacteur. Sans scrupules, rusé et séduisant, celui que tous surnomment bientôt « Bel-Ami » entrevoit rapidement les moyens de satisfaire son ambition. Mais jusqu'où ira la marche audacieuse de ce « roy » des parvenus ?

Appareil pédagogique  
par Stéphane Gougelmann

## TOUT POUR COMPRENDRE

- Notes lexicales
- Genre, genèse et réception de l'œuvre
- Contexte historique
- Pour mieux interpréter
- Chronologie

## TOUT POUR RÉUSSIR

- Questions sur l'œuvre
- Un exemple de réécriture

## GROUPEMENTS DE TEXTES

- Du réalisme en littérature
- Les représentations de la presse au XIX<sup>e</sup> siècle
- Les représentations du féminin et du masculin dans l'œuvre de Maupassant

## CAHIER ICONOGRAPHIQUE

Retrouvez notre catalogue sur  
[editions.flammarion.com](http://editions.flammarion.com)

En couverture : Auguste Renoir,  
*Danse à la campagne*, 1883, huile sur toile,  
Paris, musée d'Orsay © Bridgeman Images

ÉTONNANTS • CLASSIQUES

MAUPASSANT

Bel-Ami

*Présentation, notes, dossier et cahier photos par*  
Stéphane GOUGELMANN,  
*Agrégé de lettres modernes, docteur ès lettres*

Flammarion

**De Maupassant**  
**dans la collection « Étonnants Classiques »**

*Apparition*, in *Nouvelles fantastiques* (vol. 1)

*Bel-Ami*

*Boule de Suif*

*Hautot père et fils*, in *Trois Nouvelles naturalistes*

*Le Horla et autres contes fantastiques*

*Le Papa de Simon et autres nouvelles*

*La Parure et autres scènes de la vie parisienne*

*Pierre et Jean*

*Toine et autres contes normands*

*Une partie de campagne et autres nouvelles*

*Une vie*

© Éditions Flammarion, 2013.

Édition revue en 2022.

ISBN : 978-2-0802-7673-5

ISSN : 1269-8822

Mise en page : Pixellence (59100 Roubaix)

N° d'édition : L.01EHRN000712.N001

Dépôt légal : avril 2022

# S O M M A I R E

■ <b>Présentation</b> .....	5
<i>Bel-Ami</i> , roman maupassantien	5
De l'illusion en littérature	8
Un roman de l'actualité	11
Un roman moral	16
■ <b>Chronologie</b> .....	23

## Bel-Ami

■ <b>Dossier</b> .....	417
Connaissance du contexte historique du roman	418
Connaissance de l'œuvre	419
Parcours de lecture	420
Du réalisme en littérature, groupement de textes n° 1	424
Les représentations de la presse au XIX <sup>e</sup> siècle, groupement de textes n° 2	429
Les représentations du féminin et du masculin dans l'œuvre de Maupassant, groupement de textes n° 3	437
Un exemple de réécriture : <i>Madame Bovary</i>	442
La réception du roman	444



# PRÉSENTATION

## ***Bel-Ami*, roman maupassantien**

En 1884, quand il entame la rédaction de *Bel-Ami*, l'écrivain n'en est plus à ses débuts. Néanmoins, c'est avec cette œuvre qu'il s'affirme en tant que romancier.

À trente-quatre ans, Maupassant jouit déjà d'une grande notoriété. Mais il la doit surtout à des textes brefs – de nombreuses chroniques dans les journaux (en particulier *Le Gaulois*), des nouvelles à succès (« Boule de Suif », 1880) et des recueils de contes (*La Maison Tellier*, 1881 ; *Mademoiselle Fifi*, 1882 ; *Contes de la Bécasse*, 1883 ; *Clair de lune*, *Miss Harriet*, *Les Sœurs Rondoli*, 1884). *Bel-Ami* n'est pas non plus son premier roman : en 1883, *Une vie* a paru en feuilletons dans le *Gil Blas*. Mais la gestation de ce premier roman a été longue et douloureuse : il a fallu à Maupassant pas moins de six années et de nombreux remaniements pour raconter les malheurs conjugaux de Jeanne, une jeune aristocrate normande, comme si l'écrivain était plus à son aise dans le croquis d'une anecdote que dans le récit de toute une vie. En outre, ce premier roman est écrit sous influence : on y ressent fortement la tutelle de Gustave Flaubert, l'ami de la famille, le modèle et le mentor de l'écrivain. La Normandie, les désillusions de l'héroïne, la médiocrité des hommes et l'ennui sans fond qui se dégage de la réclusion provinciale

sont des thématiques communes à *Une vie* et au célèbre roman de Gustave Flaubert, *Madame Bovary* (1857).

En 1884, Flaubert est mort depuis quatre ans et Maupassant a pris de l'assurance : un temps, il oublie les paysages de bocage, les mœurs confinées de la campagne et la neurasthénie<sup>1</sup> des jeunes filles mal mariées. Il se détourne du pays de son enfance pour s'intéresser à Paris et suivre la destinée qui sera celle de son héros, Georges Duroy. À certains égards, son personnage lui ressemble : il est natif de Normandie (Maupassant, lui, est né à Tourville-sur-Arques, près de Dieppe), plus précisément de Canteleu, bourg situé non loin de Rouen et très proche de Croisset – où se trouve la maison de Flaubert ; il est prêt à en découdre avec ses origines, son milieu, sa famille (au point de changer de patronyme), et, surtout, désireux de conquérir la capitale – comme Maupassant, certes issu d'un milieu plus nanti, aspire à devenir un maître du roman. La rédaction est menée tambour battant, rapide comme l'ascension sociale de Georges Duroy : si le héros met trois ans à s'élever dans la société, la parution de *Bel-Ami* en feuilletons dans le *Gil Blas* s'étend sur moins de deux mois, du 6 avril au 30 mai 1885. Le roman connaît un succès considérable et engendre des revenus si conséquents qu'il permet à son auteur d'acquérir un voilier de onze mètres. Juste retour du succès, le bateau est baptisé *Bel-Ami*...

Cependant, le style de ce deuxième roman n'est pas exempt de tout flaubertisme (notamment dans la description de Rouen au moment où Georges revient voir ses parents qui vivent au pays de Flaubert). On dénote également l'influence de Balzac dans ce récit d'une ascension sociale (dans Duroy se profile un

---

1. **Neurasthénie** : état d'abattement accompagné de troubles psychiques.

Rastignac<sup>1</sup>), et celle de Zola dans la volonté qu'a Maupassant de peindre la société de son temps – en particulier le milieu des journalistes – et de mettre au jour les ressorts fondamentaux des rapports humains. On a même associé Maupassant et Zola sous la bannière du même mouvement littéraire : le naturalisme. Chef de file de ce dernier, Zola prône le renfort des savoirs exacts en matière de création : les faits inventés par le romancier doivent être non seulement plausibles, mais également validés par une enquête de terrain préalable et par les acquis de la recherche scientifique. Maupassant a collaboré au recueil collectif de nouvelles intitulé *Les Soirées de Médan* (1880), où parut « Boule de Suif » et dont la publication fut l'un des actes fondateurs du naturalisme. Pourtant, l'écrivain a très vite pris ses distances avec ce mouvement et ne s'en est jamais tenu strictement à sa rigueur méthodologique.

Au-delà des interrogations sur sa filiation littéraire, *Bel-Ami* demeure une œuvre personnelle et originale, bel et bien maupassantienne dans le sarcasme du ton, dans cette façon d'éviter les surcharges et les digressions, les personnages superflus et les descriptions qui s'étirent, ainsi que dans cet effort de ne s'attaquer qu'à l'os d'une histoire qui procède selon une économie serrée, un plan sans faille, un rythme haletant : une leçon tirée sans doute du conte, école de concision et de sobriété d'effets.

---

1. *Rastignac* : personnage de *La Comédie humaine*, dont les aventures commencent dans *Le Père Goriot* (1834-1835). Il s'agit d'un jeune homme ambitieux prêt à tout pour parvenir à la réussite sociale.

# De l'illusion en littérature

## L'imagination au service de la vérité

Chez Maupassant, cette nervosité du style et cette rigueur de composition sont au service d'une haute ambition : ébranler le lecteur par la seule force évocatoire d'un récit imaginé. « Le but n'est point de nous raconter une histoire, de nous amuser ou de nous attendrir, mais de nous forcer à penser, à comprendre le sens profond et caché des événements », affirme l'auteur dans le manifeste intitulé « Le Roman » qu'il joint à son récit *Pierre et Jean* (1888). Il n'est donc pas permis au lecteur de s'abstraire de ses jours grisâtres, de fuir les petites misères de son quotidien monotone ; l'occasion ne lui est pas même fournie d'un franc dépaysement ni d'un complet délassement, comme ceux que procurent les grands romans populaires, où souvent se mêlent l'amour, l'aventure, voire l'exotisme et le merveilleux. Le roman représente non pas une porte de sortie, mais un point d'entrée, non pas un motif d'oubli de soi ou du monde, mais une piqûre de rappel de ce qu'est le réel, non pas une possibilité d'évasion, mais l'occasion d'une révélation de la vérité : voilà sa digne et haute mission ! Cependant, si le roman doit rendre compte de la vérité, cela n'implique pas qu'il soit aussi plat et décousu que peut l'être l'existence du lecteur ni qu'il distille l'ennui à force de mimer la banalité vécue. Pour Maupassant, le roman est une histoire ficelée, dramatisée et captivante. Ainsi, l'œuvre demeure entièrement divertissante, mais divertissante au sens premier du terme (du latin *divertere*, « se détourner, se séparer de, être différent ») : elle s'offre comme une voie différente, un chemin de traverse qui, pour peu qu'on veuille bien l'emprunter, conduit à la compréhension, à la pensée. D'une certaine façon, le roman possède des vertus éducatives : le souffle

de la narration emporte le lecteur, l'arrache à lui-même, mais pour mieux le ramener aux « événements », à la société et à l'individu – séduisante manière d'inviter tout un chacun à prendre du recul, à se forger une opinion, à réfléchir à la nature et à l'histoire humaine. C'est par le détour de la fiction que s'ouvre un accès possible au sens et, peut-être, à la sagesse.

## Un roman réaliste ?

En assignant à la littérature une fonction essentiellement heuristique<sup>1</sup>, Maupassant se place délibérément dans la lignée de ces grands auteurs du XIX<sup>e</sup> siècle, tels Stendhal, Balzac, Flaubert, Hugo ou encore Zola, qui se posent en grandes consciences de leur temps et, par leurs œuvres, aspirent à éclairer leurs contemporains, à les aider à progresser dans la voie de la vérité. Plus précisément, Maupassant s'inscrit dans un courant à la fois littéraire et plastique, nommé « réalisme », qui assigne à l'art la mission de refléter la réalité : « un roman est un miroir qui se promène sur une grande route », selon le mot célèbre de Stendhal dans *Le Rouge et le Noir* (1830). Ainsi définie, l'écriture s'appuie avant tout sur un « emmagasinement d'observations », comme l'écrit Edmond de Goncourt, autre écrivain « réaliste », dans la préface du roman *Les Frères Zemganno* (1879). Elle découle d'une attention de tous les instants portée à l'existence, dans ses aspects les plus insolites comme les plus banals. Les peintres ou les romanciers réalistes scrutent ce qui les entoure, écoutent les paroles, notent les gestes, tentent de capter l'esprit d'une époque, d'un lieu, d'une société.

Mais, comme le rappelle Maupassant dans « Le Roman », « raconter tout serait impossible, car il faudrait alors un volume

---

1. **Heuristique** : liée à la découverte, au dévoilement de la vérité.

au moins par journée, pour énumérer les multitudes d'incidents insignifiants qui emplissent notre existence ». En effet, si l'œuvre n'était qu'une chambre d'enregistrement du réel, elle ne résonnerait que de sons confus, ne renverrait que des images floues, ne rendrait compte que d'actions incohérentes. Pour que se démêlent les fils enchevêtrés de l'existence, l'artiste ne peut se contenter du simple rôle de descripteur, il lui faut être aussi un décrypteur : il doit faire preuve de perspicacité, prendre de la hauteur, dégager la signification des faits, ce fameux « sens profond et caché des événements » qu'évoque Maupassant. Pour ce faire, il s'appuie sur les leçons de sa propre expérience, mais aussi sur sa vaste culture, et a même parfois recours à d'autres approches, moins empiriques – les sciences, la philosophie, la psychologie, la sociologie, par exemple –, tout un ensemble de savoirs qui l'aide à faire la lumière sur ce qu'il éprouve au contact du monde. Ce « sens profond » ne repose cependant pas sur une vérité absolue mais sur une connaissance toute relative, personnelle : le romancier ne prétend pas exprimer autre chose que son propre point de vue. L'expression est toujours connotée, subjective. Elle est le fruit d'un regard, certes aigu, mais critique et souvent même partisan. Ainsi *Bel-Ami* est-il bien une « tranche de vie », pour reprendre une expression de Zola, mais vue par un tempérament, celui de Maupassant.

Enfin, outre son rôle de descripteur et de décrypteur, le romancier a charge d'être un passeur, c'est-à-dire de transmettre au mieux, par l'écriture, ce qu'il a perçu de la vie. À cette fin, il élague, synthétise, modèle et reconstruit ce qu'il a saisi du monde pour donner à sa représentation le relief nécessaire à sa compréhension : « Le réaliste, s'il est artiste, cherchera, non pas à nous montrer la photographie banale de la vie, mais à nous en donner la vision plus complète, plus saisissante, plus probante que la réalité même », indique Maupassant dans « Le

Roman » ; et il conclut : « les Réalistes de talent devraient s'appeler plutôt des Illusionnistes ». Illusion de réalité, alors que rien de ce qui est raconté n'est réel, illusion que la vie se tient là, au fil des pages, alors que ce n'est qu'une vie de papier. Aux yeux des réalistes, c'est la perfection de cette illusion qui accrédite la réussite littéraire.

La fiction n'est donc pas production d'un imaginaire débridé, mais élaboration raisonnée, invention commandée par les nécessités du sens, trompe-l'œil plus saisissant que la nature elle-même qu'elle prétend imiter. Et c'est à cette condition que la vérité s'expose et se diffuse. En l'occurrence, quelles leçons de vérité *Bel-Ami* nous enseigne-t-il ? Beaucoup, à l'évidence, et c'est à chaque lecteur de les tirer à sa guise. On peut cependant suggérer quelques pistes.

## Un roman de l'actualité

Parmi les vérités à mettre en lumière, Maupassant cherche « la révélation de ce qu'est véritablement l'homme contemporain devant ses yeux » (« Le Roman »).

### Les dessous de la politique coloniale française

*Bel-Ami* est un roman de son époque, d'une brûlante actualité, ne serait-ce que par les passages faisant référence à l'expansion coloniale, fer de lance de la politique extérieure de Jules Ferry (1832-1893). En 1881 notamment, la France intervient en Tunisie, et en 1883 au Tonkin. Ainsi, derrière l'affaire marocaine

inventée par le romancier se profile la trop réelle affaire tunisienne, objet d'une série de scandales. Sous prétexte de résoudre le problème des emprunts tunisiens, somme abyssale que le bey<sup>1</sup> de Tunis ne parvient plus à rembourser, la France n'hésite pas à servir ses intérêts au détriment du pays dont elle s'engage à garantir la dette : détournement de certains revenus tunisiens, acquisition de terres pour une bouchée de pain, exploitation ferroviaire et portuaire de façon gracieuse (avec les Italiens). Surtout, le règlement de la dette tunisienne donne lieu à des malversations financières et à des mouvements d'argent qui défrayent la chronique. Dans certains articles, Maupassant s'emploie à dénoncer les spéculations boursières et les expéditions militaires brutalement menées. Plus généralement, il condamne la politique coloniale de la France. En 1881, il se rend en Algérie, alors déchirée par la rébellion des Kroumis, peuple vivant à la frontière tunisienne. Il en revient persuadé que les Occidentaux n'ont rien à faire en Afrique : « Aucune de nos idées n'est applicable à ces gens. C'est faute de comprendre cette vérité que nous n'arrivons à rien avec eux », explique-t-il dans un article du *Gaulois* du 5 juillet 1881, intitulé « Zut ! ». À l'évidence, dans *Bel-Ami*, le souvenir de ces deux mois passés en Algérie alimente les *Souvenirs d'un chasseur d'Afrique*, la première chronique de Duroy<sup>2</sup>.

## Une plongée dans les arcanes du journalisme

*Bel-Ami* est également un roman de la contemporanéité par le milieu professionnel qu'il décrit. En se penchant sur l'univers de la presse, Maupassant observe la France de son temps. Le journal est une lentille sur l'actualité, un témoin du quotidien

---

1. **Bey** : souverain vassal du sultan.

2. Maupassant a aussi écrit une chronique intitulée « Lettre d'Afrique » (parue dans *Le Gaulois* du 20 août 1881).

(le titre fictif du journal dans lequel Duroy est employé renvoie à cette dimension métonymique : *La Vie française*). Il bruit des affaires politiques, financières, internationales, mais aussi des échos les plus dérisoires. Ainsi, dans le roman, la presse traite aussi bien des enjeux de la politique intérieure et extérieure de la France que d'une querelle entre une vieille femme et son boucher (relatée dans le chapitre VII de la première partie).

En parlant de la presse écrite, Maupassant touche de plus à un phénomène sociologique fondamental. Si les journaux n'ont cessé de se multiplier et de se diffuser tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle – notamment grâce à la généralisation des presses rotatives et de la composition mécanique –, ils jouissent plus particulièrement d'un régime de quasi complète liberté, depuis la loi du 29 juillet 1881 : grâce à celle-ci, la création d'un organe de presse ne nécessite plus, comme auparavant, une autorisation préalable et le versement d'une caution. Seules les offenses à la personne, l'injure ou encore la diffamation peuvent faire l'objet de poursuites judiciaires. Autrement dit, le contrôle n'est plus préventif, mais s'exerce *a posteriori* et laisse ainsi la possibilité aux journalistes d'écrire ce qu'ils veulent. D'où la floraison de nouveaux titres (en 1885 on en compte mille cinq cent quarante, et mille six cent soixante-cinq en 1887). Les feuilles à scandales se multiplient, avec leurs tissus de ragots, de propos sulfureux et de données non vérifiées. Dans le roman, le bien-nommé Saint-Potin, qui fabrique ses interviews sans se donner la peine de rencontrer les personnalités qu'il a charge d'interroger, est emblématique de ce journalisme sans éthique professionnelle.

Cette absence de déontologie est couverte par les dirigeants des journaux que le trucage de l'information ne gêne pas, dès lors qu'il peut servir leurs intérêts économiques. La force de frappe de ces patrons de presse est considérable puisqu'ils savent orchestrer des campagnes d'« abattage », comme il est

dit dans le roman, c'est-à-dire des rafales d'articles très critiques, voire diffamatoires, propres à faire tomber des ministres et des gouvernements. En fait, ils tirent profit des faiblesses inhérentes au régime républicain et jouent sur la confiance accordée par les électeurs aux élus : en la matière, la presse apparaît bien comme l'arme la plus efficace qui soit pour manipuler les opinions. Walter, le patron de *La Vie française*, est un représentant de ces « rois » tout-puissants ; Maupassant n'a fait qu'observer les directeurs de journaux de son époque pour inventer ce personnage. Son nom rappelle celui d'Arthur Meyer, le directeur du *Gaulois*, qui a su obtenir de très gros tirages ; les pratiques douteuses de Walter et la teneur de son journal renvoient quant à elles à la façon de faire d'Auguste Dumont, directeur du *Gil Blas*, un quotidien auquel Maupassant collaborait et qui jouait sur tous les tableaux : échos racoleurs et pages littéraires, commérages et éditoriaux moralisateurs, etc. Le journal de Walter est caractérisé par un mélange des genres assez semblable puisqu'il est « officieux, catholique, libéral, républicain, orléaniste, tarte à la crème et boutique à treize » (p. 100-101).

Le roman ne cache donc rien de cette collusion d'intérêts qui règne entre la politique, la finance et l'information. Si les journalistes sont sans scrupules et si, derrière les patrons de presse, se cachent d'insatiables capitalistes, le personnel politique semble pour sa part composé d'hommes véreux et opportunistes, comme le laisse transparaître le portrait ironique que dresse Maupassant de Laroche-Mathieu. D'abord homme de paille<sup>1</sup> de Walter en politique (« son associé en beaucoup d'affaires de finances », p. 268), puis député et ministre, il incarne bien l'« un de ces hommes politiques à plusieurs faces, sans conviction,

---

1. **Homme de paille** : personne qui en couvre une autre de son nom, permettant ainsi à cette dernière d'agir à sa guise, de façon anonyme.

sans grands moyens, sans audace et sans connaissances sérieuses, avocat de province, joli homme de chef-lieu, gardant un équilibre de finaud entre tous les partis extrêmes, sorte de jésuite républicain et de champignon libéral de nature douteuse, comme il en pousse par centaines sur le fumier populaire du suffrage universel » (p. 267). Le roman apparaît ainsi comme une dénonciation de la démagogie, du « machiavélisme de village » (p. 267), de la réussite des médiocres en politique. La violence de l'attaque laisse supposer de la part du romancier une vraie défiance à l'encontre de la démocratie.

La progression de Duroy ne peut d'ailleurs se comprendre que dans ce contexte. « J'ai voulu simplement raconter la vie d'un aventurier pareil à tous ceux que nous coudoyons chaque jour dans Paris », précise Maupassant dans sa réponse aux critiques de *Bel-Ami*<sup>1</sup>. Si Duroy réussit si bien dans la société de son temps, c'est qu'il en est le rejeton idéal, le plus pur produit. Les autres le plébiscitent parce qu'ils se reconnaissent en lui, comme en témoigne le dernier chapitre du roman où « une foule noire, bruissante, [est] venue là pour lui, pour lui Georges Du Roy. Le peuple de Paris le contemplait et l'enviait » (p. 415). Il est pareil à un « roi qu'un peuple [vient] acclamer », à « l'Homme-Dieu [...] descend[ant] sur la terre pour consacrer [son] triomphe » (p. 414). Mieux, il est l'Homme-Dieu lui-même, le nouveau Jésus de cette république commençante : sur le tableau de Karl Marcowitch, *Jésus marchant sur les flots*, c'est Duroy en Christ qui est représenté (p. 373) ! Bel-Ami, c'est donc la quintessence de la société nouvelle.

---

1. Voir dossier, p. 444.

# Un roman moral

Le roman fonctionne sur un mode paradoxal : plus Duroy gravit l'échelle sociale – échelle symbolisée par les escaliers de l'immeuble bourgeois des Forestier où, à chaque palier, Duroy se transforme à vue d'œil –, plus il baisse sur l'échelle des valeurs. Chaque fois qu'il remporte un succès, c'est une défaite de la pensée, une déroute de la morale la plus élémentaire.

Car ce héros qui réussit si bien dans la vie, du moins dans le laps de temps raconté par le roman, demeure fondamentalement médiocre. Intellectuellement d'abord : lui qui a échoué deux fois au baccalauréat se montre incapable d'écrire un article sans l'aide de Madeleine Forestier, ce que lui rappellent cruellement les collaborateurs de *La Vie française* en le surnommant « Forestier ». Son seul mérite tient dans sa faculté d'adaptation aux nouveaux milieux qu'il fréquente, dans cette capacité qu'il a de nager en eau trouble, comme les poissons du bassin de l'hôtel des Walter. Moralement ensuite, il est une « crapule », comme l'a bien pressenti sa maîtresse, Mme de Marelle : « Tu trompes tout le monde, tu exploites tout le monde, tu prends du plaisir et de l'argent partout » (p. 405). Il veut posséder femmes et argent, est « ivre d'or et de chair », pour reprendre une expression employée par Zola dans *La Curée* : significativement, le roman de Maupassant s'ouvre sur l'image d'une pièce de monnaie et se termine par le mot « lit ».

## Les femmes, auxiliaires et victimes

Narcissique, égoïste, matérialiste, Duroy ne pense qu'à lui-même et, de ce fait, utilise les autres pour son profit, à commencer par les femmes, à propos desquelles son ami Charles

Forestier professe : « C'est encore par elles qu'on arrive le plus vite » (p. 54). Grâce à elles, non seulement il obtient un soutien affectif (Rachel, Clotilde, Madeleine), psychologique, intellectuel (Madeleine) et financier (Clotilde, Virginie), mais aussi il goûte au plaisir du mâle dominant, cette « joie égoïste de l'homme adroit qui réussit, la joie subtile, faite de vanité flattée et de sensualité contente, que donne la tendresse des femmes » (p. 284). Celles-ci sont ses grandes victimes : il ment à Rachel la prostituée et l'humilie en faisant semblant de ne plus la reconnaître ; il déshonore Madeleine, sa première femme, par un flagrant délit d'adultère qu'il provoque de sang-froid ; il trompe à de multiples reprises sa maîtresse, Mme de Marelle, et entraîne « la Patronne », Mme Walter, vers les confins de la folie. En outre, la fin du roman nous laisse pressentir que Suzanne deviendra une épouse bien malheureuse puisque, le jour même de la cérémonie de mariage, Duroy aspire à renouer avec Mme de Marelle.

Toutefois ces femmes sont présentées comme des victimes consentantes – ce qui nous empêche de dire que le romancier prend véritablement leur défense : pourtant fine mouche, Madeleine croit que Duroy sera son homme-lige<sup>1</sup> dans les milieux de la presse, alors même que c'est elle qui finit par être exploitée, puis répudiée par lui ; Mme de Marelle ne renonce jamais à reprendre Duroy pour amant, malgré la piètre opinion qu'elle a de lui ; la très chrétienne Mme Walter abjure les principes auxquels elle croit le plus et s'avilit pour être aimée (« Il lui ferait mal, quel bonheur ! », p. 333, au point que, dans ses prières, elle en vient à substituer le nom de Georges à celui de Jésus ; enfin, la sage Suzanne accepte d'être enlevée par lui, bien qu'elle sache que ce rapt causera le désespoir de ses parents. Ce

---

1. *Homme-lige* : personne inconditionnellement dévouée à quelqu'un ou à quelque chose.

sont des femmes sous l'emprise d'une domination archaïque, presque animale, incapables de résister aux charmes vulgaires d'une gouape<sup>1</sup> à la virilité proéminente : grosse moustache et démarche chaloupée d'ancien sous-officier. Même Laurine, la fille de Clotilde, n'y résiste pas : c'est elle qui invente le surnom de « Bel-Ami ». « Vous êtes un ensorceleur » (p. 116), s'exclame alors la mère. On est loin d'un roman féministe !

## Le parcours d'un arriviste dans une société corrompue

« L'avenir est aux malins ! », comme le proclame Norbert de Varenne. Et Georges a de l'avenir. Il est le roi, ou plutôt le « roy » de la crapulerie au royaume des « crapules ». Forestier, son initiateur dans le monde parisien, lui présentant le public des Folies-Bergère, lui décrit bien le marigot<sup>2</sup> dans lequel il s'apprête à mettre les pieds : « Il y a de tout, de toutes les professions et de toutes les castes, mais la crapule domine » (p. 51). Rompu aux mœurs des hautes sphères, Duroy confirme ce constat au cours d'un monologue intérieur tenu lors d'une promenade dans le quartier de l'Étoile, remarquant que les cavaliers, les amazones et les propriétaires de landaus qui se pavanent sur l'avenue du bois de Boulogne ne sont, en fait, que des prostituées de luxe au bras d'escrocs, des nouveaux riches, des parvenus et des déclassés. Et Duroy de sentir « vaguement qu'il y [a] quelque chose de commun entre eux, un lien de nature, qu'ils [sont] de même race, de même âme, et que son succès aur[a] des procédés audacieux du même ordre » (p. 183).

En tout cas, rien ni personne ne s'oppose à son avènement, bien au contraire. L'État ? Il est corrompu, vermoulu, gangrené

---

1. *Une gouape* : une canaille, un voyou.

2. *Marigot* : bourbier.

par les affaires. Les aînés ? Les parents de Georges sont ravis de voir leur fils devenir un monsieur, peu leur chaut de savoir comment il y est parvenu. Les patrons ? Walter est un précurseur de Duroy dans la crapulerie, un juif obscur (Maupassant n'évite pas sur ce point les clichés antisémites) qui a réussi à force d'intelligence et d'amoralisme : il est « un des maîtres du monde, un de ces financiers omnipotents, plus forts que des rois, qui font courber les têtes, balbutier les bouches et sortir tout ce qu'il y a de bassesse, de lâcheté et d'envie au fond du cœur humain » (p. 353). Le directeur de *La Vie française* serait bien en peine de jeter la pierre à son rédacteur ! D'ailleurs, il apprécie Duroy, le reconnaît comme l'un des siens, quand celui-ci prend Suzanne en otage : « C'est un homme d'avenir. Il sera député et ministre » (p. 399), prédit-il. La religion ? Elle n'a plus de sens : l'église de la Trinité n'est plus bonne, désormais, qu'à abriter des rendez-vous galants ; quant au prêtre de la Madeleine, la grande église où sont célébrées les noces de Georges et de Suzanne, il ne tarit pas d'éloge sur le marié : « Vous, monsieur, que votre talent élève au-dessus des autres... » (p. 413). Les maîtres à penser ? Un seul peut remplir cet office : c'est Norbert de Varenne. Le vieil homme de lettres met bien en garde le jeune ambitieux : l'argent, l'amour et la gloire sont des buts chimériques quand on sait que « la mort seule est certaine » (p. 179). Mais cette peinture de vanité ne suffit pas à ébranler Duroy. Le poète sitôt quitté, l'impétueux jeune homme sent son cœur palpiter en respirant le parfum d'une passante. Aussi frivole que l'effluve est volatil, il se montre incapable de renoncer à ses aspirations et croit fermement en sa bonne étoile : « Tout lui souriait, la vie l'accueillait avec tendresse. Comme c'était bon la réalisation des espérances ! Il s'endormit dans l'ivresse » (p. 181).

Cette « ivresse » porte un nom : c'est l'*hybris* dénoncée par les Grecs, cette démesure des hommes qui ne se résolvent pas à admettre leur condition d'hommes mortels. Maupassant n'écrit-il pas à propos de Duroy et Madeleine (double féminin de Duroy en matière d'ambition et de compromission) au moment du décès de Charles : « ils en avaient fini avec la mort » ? (p. 230). Or ce déni, cet oubli problématique, quasi pathologique, est le propre de bien des héros tragiques qui se rêvent invincibles, voire immortels. Cette inconscience caractérise aussi les enfants qui ne pensent pas à la mort et vivent dans l'impatience de la réalisation de leurs pulsions. Or Georges se montre plus enfantin que tragique dans sa soif inextinguible de concrétiser ses désirs, dans sa façon de convoiter ardemment ce qu'il n'a pas, « rage[ant] du triomphe du Patron » (p. 355) ou de l'enrichissement de Laroche : « Madeleine [...] le traitait en enfant maladroit. Elle s'étonnait d'ailleurs de sa constante mauvaise humeur, et répétait : "Je ne te comprends pas. Tu es toujours à te plaindre. Ta position est pourtant superbe" » (p. 356). Mais Duroy ne peut jamais être comblé. Il veut toujours plus : « l'envie, l'envie amère, lui tombait dans l'âme goutte à goutte, comme un fiel qui corrompait toutes ses joies, rendait odieuse son existence » (p. 359).

L'insolente ascension de Bel-Ami signe donc un crépuscule moral et social, une aberrante inversion des valeurs. L'absence de sanction, l'impunité dont semble jouir jusqu'au bout le personnage traduisent l'instauration d'un nouvel ordre qui a tout l'air d'un contre-ordre, où l'odieux n'est plus scandaleux, où l'écart transgressif devient la norme, où la scène tragique se retourne en farce cynique. Paris célébrant Duroy, c'est la ville qui choisit comme prince un enfant capricieux, jaloux et destructeur. L'apothéose de Bel-Ami souligne aussi que, dans cette France fin de siècle, la vie sociale n'est plus qu'une comédie des

apparences : le prêtre fait des phrases (« Il parla de fidélité, longuement, en termes pompeux », p. 412) ; les journalistes jouent au bilboquet au lieu de travailler ; les roturiers s'inventent des noms d'aristocrates et, comme le dit Forestier : « À Paris, vois-tu, il vaudrait mieux n'avoir pas de lit que pas d'habit<sup>1</sup> » (p. 47). Tout est question d'apparences. Il s'agit de séduire, de donner le change, de se faire passer pour respectable. Ce jeu de dupes est symbolisé par la présence récurrente des miroirs. Ils indiquent une prédominance de la surface, du reflet, de l'illusion. Mais, derrière la belle image, c'est le néant d'une société qui a renoncé à toute transcendance, qui ne reconnaît plus de vraies figures d'autorité, une société atomisée, marquée par un individualisme forcené, une société anomique<sup>2</sup> où s'aiguisent des appétits sauvages (telle la voracité des poissons-monstres de la vasque de marbre des Walter), une société où « les hommes forts arrivent toujours, soit par un moyen, soit par un autre » (p. 365). De fait, les plus faibles sont éliminés ou voués à un état de soumission : malade, Forestier finit par mourir ; Langremont perd son duel ; quant aux femmes – sexe faible s'il en est dans le roman –, elles finissent toutes par céder à la puissance masculine de Georges. Dans ce schéma darwinien<sup>3</sup>, l'ascendant que Madeleine prend sur Georges au moment de leur mariage (« il subissait vivement le charme physique et l'insensible domination » de son épouse, p. 261) constitue une anomalie. Georges se libère bien vite de ce joug. Le droit du plus fort finit par l'emporter. Ainsi, vraiment, « quelle salade de société ! » (p. 365).

---

1. Cette idée était déjà présente chez Balzac : « La question du costume est d'ailleurs énorme chez ceux qui veulent paraître avoir ce qu'ils n'ont pas, car c'est souvent le meilleur moyen de le posséder plus tard » (*Illusions perdues*, éd. Philippe Berthier, GF-Flammarion, 1990, p. 196).

2. **Anomique** : sans normes, sans ordre ni lois.

3. **Darwinien** : régi par la sélection naturelle, selon la conception du naturaliste anglais Charles Darwin (1809-1882).

Mais la dénonciation de cette faillite, l'expression satirique de cette décadence est rarement explicite. Le plus souvent, l'écriture de Maupassant est empreinte d'ironie, cette tonalité qui oblige le lecteur à trouver par lui-même la pensée exacte de l'auteur. C'est donc dans les creux du récit qu'on découvre le sarcasme. Alors on rit, mais on rit jaune, car le miroir tendu par le romancier ne renvoie pas le reflet flatteur que Duroy se plaît à contempler sur les grandes glaces d'escalier. Au contraire, c'est l'humanité dans ses aspects les plus vils qui s'y révèle. Roman de mœurs, mais aussi, surtout même, roman moral : symbole de ce délitement généralisé qui affecte, selon Maupassant, la France de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Duroy est un personnage que les pouvoirs de la fiction, propres à frapper l'imaginaire, parviennent à rendre détestable. En suscitant l'antipathie, peut-être même la révolte, Duroy est apte sans doute à éveiller la conscience critique du lecteur. Avec *Bel-Ami*, la littérature est bien une fleur du mal : c'est une œuvre belle et puissante, poétique et drôle, mais le parfum qui s'en exhale semble bien être celui « de la chair décomposée<sup>1</sup> ».

---

1. Voir Jean-Louis Bory, préface de *Bel-Ami*, Gallimard, coll. « Folio », 1973, p. 26.

# CHRONOLOGIE

1850 1893

1850 1893

- Repères historiques et culturels
- Vie et œuvre de l'auteur

# Repères historiques et culturels

- 1848** Début de la II<sup>e</sup> République (février). Louis-Napoléon Bonaparte est élu président.
- 1851** Coup d'État puis plébiscite du prince président (2 décembre).
- 1852** La presse est censurée.  
Proclamation du Second Empire (2 décembre).  
Louis-Napoléon Bonaparte devient Napoléon III.
- 1854** Début des grands travaux du préfet Haussmann à Paris.
- 1856** Duranty, *Le Réalisme*.
- 1857** Flaubert, *Madame Bovary*.  
Baudelaire, *Les Fleurs du mal*.  
Procès de Flaubert et de Baudelaire.
- 1862** Tourgueniev, *Père et fils*.  
Hugo, *Les Misérables*.
- 1865** Les frères Goncourt, *Germinie Lacerteux*.  
Claude Bernard, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*.
- 1866** Verlaine, *Poèmes saturniens*.  
Zola, *Thérèse Raquin*.
- 1867** Les frères Goncourt, *Manette Salomon*.
- 1868** Mesures libérales, en France, sur la presse et les réunions.
- 1869** Flaubert, *L'Éducation sentimentale*.  
Inauguration du canal de Suez.
- 1870-1871** Guerre franco-prussienne, qui conduit à la déroute des troupes françaises à Sedan et au siège de Paris. Chute de Napoléon III et proclamation de la III<sup>e</sup> République.

# Vie et œuvre de l'auteur

- 1850** 5 août, naissance de Guy, prétendûment au château de Miromesnil.
- 1850-1859** Enfance en Normandie. Séjours à Paris.
- 1856** Naissance du frère cadet de Guy, Hervé.
- 1860** Les parents se séparent : Laure, la mère, part s'installer avec ses fils dans la villa des Verguies, à Étretat.
- 1863** Guy entre comme pensionnaire au petit séminaire d'Yvetot. Premiers poèmes.
- 1866** Il sauve de la noyade le poète anglais Swinburne qui, en guise de remerciement, l'invite chez lui et lui montre une main d'écorché qui fournira à Maupassant le sujet de son premier conte (« La Main d'écorché »).
- 1868** Interne au lycée de Rouen ; il rencontre Gustave Flaubert et découvre la philosophie de Schopenhauer.
- 1869** Reçu bachelier, il part faire des études de droit à Paris, où il rejoint son père.
- 1870** La mobilisation interrompt ses études : il est assigné à l'intendance de Rouen. Il assiste à la débâcle française.

# Repères historiques et culturels

- 1871** Armistice. La Commune (de mars à mai) : gouvernement parisien révolutionnaire et populaire, hostile à la capitulation. Ce mouvement est réprimé dans le sang par le gouvernement de Thiers.
- 1871-1873** Gouvernement de Thiers : réorganisation de la France et évacuation du territoire par les Prussiens.
- 1872** Zola, *La Curée*.
- 1873-1879** Gouvernement de Mac-Mahon : période de l'« Ordre moral », tentative avortée de restauration monarchique.  
Zola, *Le Ventre de Paris*.
- 1874** Première exposition impressionniste.
- 1875** Lois constitutionnelles républicaines.
- 1876** Victoire républicaine aux élections législatives.
- 1877** Zola, *L'Assommoir*. Début de l'école naturaliste.  
Edmond de Goncourt, *La Fille Élisa*.  
Crise politique. Mac-Mahon dissout la Chambre. Succès républicain.
- 1879** Démission de Mac-Mahon. Jules Grévy devient président de la République.  
*La Marseillaise* devient l'hymne national.
- 1880** Mort de Flaubert.  
Zola, *Le Roman expérimental*, où sont énoncés les principes du naturalisme zolien.  
Schopenhauer, *Pensées, maximes et fragments* (choix de textes et traduction par Jean Bourdeau), expression philosophique d'un profond pessimisme.  
Début du gouvernement de Jules Ferry.

# Vie et œuvre de l'auteur

- 1871** Il quitte l'armée en septembre et regagne Étretat.
- 1872** Il entre au ministère de la Marine, comme bénévole à titre provisoire. Il pratique le canotage sur la Seine, l'escrime et le tir au pistolet.
- 1873** Maupassant obtient des appointements et devient officiellement fonctionnaire.  
Début du travail d'écriture assidu sous la direction de Flaubert.
- 1874** Chez Flaubert, le jeune Guy rencontre Alphonse Daudet, Émile Zola, Edmond de Goncourt, Joris-Karl Huysmans. Il fréquente également le salon de Zola, participe aux réunions des naturalistes.
- 1875** « La Main d'écorché » (conte).  
Représentation privée d'*À la feuille de rose. Maison turque* (pièce pornographique).
- 1876** Il publie « En canot », qui deviendra « Sur l'eau » (conte).
- 1878** Maupassant quitte le ministère de la Marine pour celui de l'Instruction publique.  
Il commence à souffrir de troubles oculaires, de migraines : premiers symptômes de la syphilis.
- 1879** « Le Papa de Simon » (conte).  
« Une fille » (poème).
- 1880** Succès de « Boule de Suif » dans *Les Soirées de Médan*, recueil collectif de nouvelles naturalistes.  
Maupassant quitte le ministère de l'Instruction publique.  
Il entame une collaboration avec la revue *Le Gaulois*.  
Voyage en Corse.  
L'auteur d'« Une fille » est conduit devant la justice pour outrage aux bonnes mœurs. Flaubert intercède en sa faveur.

# Repères historiques et culturels

- 1881** Lois fondamentales sur la liberté de la presse, la liberté de réunion et la liberté syndicale.  
Colonisation de la Tunisie puis instauration du protectorat français sur celle-ci.
- 1881-1886** Lois scolaires de Jules Ferry : enseignement primaire laïc, gratuit et obligatoire ; généralisation de l'enseignement secondaire aux jeunes filles.
- 1882** Krach de l'Union générale.
- 1883** Vallès fonde le journal *Le Cri du peuple*.  
Expédition au Tonkin.  
Traité du Bardo : la France garantit la dette tunisienne.
- 1884** Loi autorisant le divorce.  
Huysmans, *À rebours*.
- 1885** Mort de Victor Hugo.  
Zola, *Germinal*.
- 1886** Manifeste symboliste.  
Zola, *L'Œuvre*.  
Drumont, *La France juive* (pamphlet antisémite).
- 1887** Zola, *La Terre*.  
Scandale autour d'un trafic de décorations officielles. Jules Grévy doit démissionner.  
Gouvernement de Sadi Carnot.
- 1887-1889** Agitation boulangiste (mouvement politique nationaliste et revanchard).
- 1889** Exposition universelle. Construction de la tour Eiffel.  
Zola, *La Bête humaine*.

# Vie et œuvre de l'auteur

- 1881** *La Maison Tellier* (premier recueil de contes).  
Séjourne en Afrique du Nord pour des chroniques destinées au *Gaulois*.  
Début de la collaboration avec le *Gil Blas*.
- 1882** *Mademoiselle Fifi* (recueil de contes).
- 1883** *Une vie* (premier roman).  
*Contes de la Bécasse*.  
Il fait construire une maison, « La Guillette », près d'Étretat.
- 1884-1886** À Paris, il suit les cours du clinicien Charcot à la Salpêtrière.
- 1885** *Bel-Ami* (deuxième roman).  
*Yvette, Contes du jour et de la nuit, Toine* (recueils de contes).  
Voyages en Italie, en Sicile et dans le Massif central.
- 1887** *Mont-Oriol* (roman).  
*Le Horla* (recueil de contes).  
Voyage en Afrique du Nord.
- 1888** Croisière à bord du *Bel-Ami*. Voyage à Alger et à Tunis.  
*Pierre et Jean* (roman), précédé de l'étude « Le Roman ».  
*Sur l'eau* (carnet de voyage).  
*Le Rosier de Mme Husson* (recueil de contes).  
Ses troubles de santé s'aggravent.  
Fin de la collaboration avec *Le Gaulois*.
- 1889** *Fort comme la mort* (roman).  
Internement et agonie de son frère Hervé à l'hôpital psychiatrique de Lyon.  
Croisière sur le *Bel-Ami* en Italie.

# Repères historiques et culturels

- 1891** Zola, *L'Argent*.
- 1892** Zola, *La Débâcle*.  
Scandale de Panamá.  
Attentat anarchiste de Vaillant.
- 1893** Zola, *Le Docteur Pascal*.  
Progrès socialistes aux élections.
- 1894** Assassinat du président Sadi Carnot.  
Condamnation du capitaine Dreyfus.

## Vie et œuvre de l'auteur

- 1890** *L'Inutile Beauté* (dernier recueil de contes).  
*La Vie errante* (carnet de voyage).  
*Notre cœur* (ultime roman).  
Guy part en cure à Aix-les-Bains, Plombières, Gérardmer.
- 1891** Maladie, dépression et fatigue : Maupassant ne peut plus écrire.  
Fin de la collaboration avec le *Gil Blas*.
- 1892** Tentative de suicide dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 janvier.  
Guy entre le 7 janvier dans la maison de santé  
du Dr Blanche.
- 1893** Convulsions. Maupassant meurt le 6 juillet. Il est inhumé  
au cimetière du Montparnasse, à Paris.



Bel-Ami



# PREMIÈRE PARTIE

## I

Quand la caissière lui eut rendu la monnaie de sa pièce de cent sous<sup>1</sup>, Georges Duroy sortit du restaurant.

Comme il portait beau<sup>2</sup>, par nature et par pose d'ancien sous-officier, il cambra sa taille, frisa sa moustache d'un geste  
5 militaire et familial, et jeta sur les dîneurs attardés un regard rapide et circulaire, un de ces regards de joli garçon qui s'étendent comme des coups d'épervier<sup>3</sup>.

Les femmes avaient levé la tête vers lui, trois petites ouvrières, une maîtresse de musique entre deux âges, mal peignée, négligée, coiffée d'un chapeau toujours poussiéreux et vêtue toujours  
10 d'une robe de travers, et deux bourgeoises avec leurs maris, habituées de cette gargote<sup>4</sup> à prix fixe.

Lorsqu'il fut sur le trottoir, il demeura un instant immobile, se demandant ce qu'il allait faire. On était au 28 juin, et il lui  
15 restait juste en poche trois francs quarante pour finir le mois.

---

1. Un sou désigne une pièce en bronze de cinq centimes. Une pièce de cent sous équivalait à cinq francs, ce qui est un faible montant.

2. *Portait beau* : avait fière allure.

3. *Épervier* : filet de pêche. Le terme fait aussi penser à l'oiseau rapace qui fond sur ses proies comme Duroy sur les femmes. C'est en ce sens que le terme sera réemployé pour qualifier Duroy au chapitre I de la seconde partie (p. 245).

4. *Gargote* : restaurant à bas prix, de piètre qualité.

Cela représentait deux dîners sans déjeuners, ou deux déjeuners sans dîners, au choix. Il réfléchit que les repas du matin étant de vingt-deux sous, au lieu de trente que coûtaient ceux du soir, il lui resterait, en se contentant des déjeuners, un franc vingt centimes de boni<sup>1</sup>, ce qui représentait encore deux collations<sup>2</sup> au pain et au saucisson, plus deux bocks<sup>3</sup> sur le boulevard<sup>4</sup>. C'était là sa grande dépense et son grand plaisir des nuits, et il se mit à descendre la rue Notre-Dame-de-Lorette<sup>5</sup>.

Il marchait ainsi qu'au temps où il portait l'uniforme des hussards<sup>6</sup>, la poitrine bombée, les jambes un peu entrouvertes comme s'il venait de descendre de cheval ; et il avançait brutalement dans la rue pleine de monde, heurtant les épaules, poussant les gens pour ne point se déranger de sa route. Il inclinait légèrement sur l'oreille son chapeau à haute forme assez défraîchi, et battait le pavé de son talon. Il avait l'air de toujours défier quelque'un, les passants, les maisons, la ville entière, par chic<sup>7</sup> de beau soldat tombé dans le civil.

---

1. **Boni** : excédent, ce qui reste de la somme affectée à une dépense.

2. **Collations** : repas légers, goûters.

3. **Bocks** : verres de bière.

4. **Boulevard** : il s'agit du boulevard des Italiens (qui s'étend sur les 2<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> arrondissements de la capitale), centre de la vie mondaine, artistique et économique du Paris du XIX<sup>e</sup> siècle.

5. **Rue Notre-Dame-de-Lorette** : rue du 9<sup>e</sup> arrondissement de Paris qui part de l'église Notre-Dame-de-Lorette et monte vers la rue Blanche. Le décor est planté : Duroy déambule dans une rue, dans un quartier où, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, se côtoient petits bourgeois, artistes bohèmes (le quartier compte de nombreux ateliers, galeries d'art et salles de rédaction de revues), mais aussi « lorettes », filles faciles que les hommes, en quête d'aventures amoureuses, rencontrent aux abords de l'église. L'environnement du héros est donc à l'image de ce dernier : typique de son époque, populaire, voué aux plaisirs.

6. **Hussards** : soldats de la cavalerie légère.

7. **Chic** : conformité à une certaine façon de se tenir en société, qu'on estime élégante.

Quoique habillé d'un complet<sup>1</sup> de soixante francs, il gardait une certaine élégance tapageuse, un peu commune, réelle  
35 cependant. Grand, bien fait, blond, d'un blond châtain vague-  
ment roussi, avec une moustache retroussée, qui semblait mous-  
ser sur sa lèvre, des yeux bleus, clairs, troués d'une pupille toute  
petite, des cheveux frisés naturellement, séparés par une raie au  
milieu du crâne, il ressemblait bien au mauvais sujet des  
40 romans populaires<sup>2</sup>.

C'était une de ces soirées d'été où l'air manque dans Paris. La ville, chaude comme une étuve<sup>3</sup>, paraissait suer dans la nuit étouffante. Les égouts soufflaient par leurs bouches de granit leurs haleines empestées, et les cuisines souterraines jetaient à la  
45 rue, par leurs fenêtres basses, les miasmes<sup>4</sup> infâmes des eaux de vaisselle et des vieilles sauces.

Les concierges, en manches de chemise<sup>5</sup>, à cheval sur des chaises en paille, fumaient la pipe sous les portes cochères<sup>6</sup>, et les passants allaient d'un pas accablé, le front nu, le chapeau à  
50 la main.

Quand Georges Duroy parvint au boulevard, il s'arrêta encore, indécis sur ce qu'il allait faire. Il avait envie maintenant de gagner les Champs-Élysées et l'avenue du bois de Boulogne<sup>7</sup>

---

1. **Complet** : costume masculin (composé d'une redingote, d'un pantalon, d'un gilet et d'un chapeau de soie).

2. **Mauvais sujet des romans populaires** : personnage de malfrat ou d'escroc séduisant, très souvent mis en scène dans les romans divertissants de l'époque.

3. **Étuve** : lieu clos caractérisé par sa chaleur et son humidité.

4. **Miasmes** : émanations malsaines.

5. **En manches de chemise** : sans veste, les manches de chemise apparentes.

6. **Portes cochères** : grandes portes à deux battants, qui permettent le passage des voitures.

7. **Avenue du bois de Boulogne** : depuis 1929, l'avenue du bois de Boulogne s'appelle l'avenue Foch. Ses larges « allées cavalières », situées entre la chaussée et les jardins, étaient recouvertes de terre battue permettant aux

pour trouver un peu d'air frais sous les arbres ; mais un désir  
55 aussi le travaillait, celui d'une rencontre amoureuse.

Comment se présenterait-elle ? Il n'en savait rien, mais il  
l'attendait depuis trois mois, tous les jours, tous les soirs. Quel-  
quefois cependant, grâce à sa belle mine et à sa tournure galante,  
il volait, par-ci par-là, un peu d'amour, mais il espérait toujours  
60 plus et mieux.

La poche vide et le sang bouillant, il s'allumait au contact des  
rôdeuses qui murmurent à l'angle des rues « Venez-vous chez  
moi, joli garçon ? », mais il n'osait les suivre, ne les pouvant  
payer ; et il attendait aussi autre chose, d'autres baisers, moins  
65 vulgaires.

Il aimait cependant les lieux où grouillent les filles publiques,  
leurs bals, leurs cafés, leurs rues ; il aimait les coudoyer, leur  
parler, les tutoyer, flairer leurs parfums violents, se sentir près  
d'elles. C'étaient des femmes enfin, des femmes d'amour. Il ne  
70 les méprisait point du mépris inné des hommes de famille<sup>1</sup>.

Il tourna vers la Madeleine<sup>2</sup> et suivit le flot de foule qui cou-  
lait accablé par la chaleur. Les grands cafés, pleins de monde,  
débordaient sur le trottoir, étalant leur public de buveurs sous la  
lumière éclatante et crue de leur devanture illuminée. Devant  
75 eux, sur de petites tables carrées ou rondes, les verres conte-  
naient des liquides rouges, jaunes, verts, bruns, de toutes les  
nuances ; et dans l'intérieur des carafes on voyait briller les gros  
cylindres transparents de glace qui refroidissaient la belle eau  
claire.

80 Duroy avait ralenti sa marche et l'envie de boire lui séchait  
la gorge.

---

cavaliers de rejoindre à cheval le bois de Boulogne, qui se situe à son extré-  
mité ouest. C'était un lieu de promenade très mondain.

**1. Hommes de famille** : hommes de bonne famille, hommes bien nés.

**2. La Madeleine** : la plus vaste église de Paris, dans le 8<sup>e</sup> arrondissement.  
Cet édifice est à nouveau présent dans le dernier chapitre du roman, ce qui  
incite à comparer le début et la fin de l'œuvre.

Une soif chaude, une soif de soir d'été le tenait, et il pensait à la sensation délicieuse des boissons froides coulant dans la bouche. Mais s'il buvait seulement deux bocks dans la soirée, 85 adieu le maigre souper du lendemain, et il les connaissait trop les heures affamées de la fin du mois.

Il se dit : « Il faut que je gagne dix heures, et je prendrai mon bock à l'Américain<sup>1</sup>. Nom d'un chien ! que j'ai soif tout de même ! » Et il regardait tous ces hommes attablés et buvant, tous 90 ces hommes qui pouvaient se désaltérer tant qu'il leur plaisait. Il allait, passant devant les cafés d'un air crâne<sup>2</sup> et gaillard, et il jugeait d'un coup d'œil, à la mine, à l'habit, ce que chaque consommateur devait porter d'argent sur lui. Et une colère l'envahissait contre ces gens assis et tranquilles. En fouillant leurs 95 poches, on trouverait de l'or, de la monnaie blanche<sup>3</sup> et des sous. En moyenne, chacun devait avoir au moins deux louis<sup>4</sup> ; ils étaient bien une centaine au café ; cent fois deux louis font quatre mille francs ! Il murmurait : « Les cochons ! » tout en se dandinant avec grâce. S'il avait pu en tenir un au coin d'une rue, dans 100 l'ombre bien noire, il lui aurait tordu le cou, ma foi, sans scrupule, comme il faisait aux volailles des paysans, aux jours de grandes manœuvres<sup>5</sup>.

Et il se rappelait ses deux années d'Afrique, la façon dont il rançonnait les Arabes dans les petits postes du Sud. Et un sourire 105 cruel et gai passa sur ses lèvres au souvenir d'une escapade qui avait coûté la vie à trois hommes de la tribu des Ouled-Alane et qui leur avait valu, à ses camarades et à lui, vingt poules, deux moutons et de l'or, et de quoi rire pendant six mois.

---

1. *L'Américain* : grand café situé au 4, boulevard des Capucines, dans le 9<sup>e</sup> arrondissement.

2. *Crâne* : qui affecte la bravoure, qui veut paraître courageux.

3. *De la monnaie blanche* : des pièces d'argent (un, deux ou cinq francs, vingt ou cinquante centimes).

4. *Louis* : pièces d'or de vingt francs.

5. *Grandes manœuvres* : exercices militaires grandeur nature.

On n'avait jamais trouvé les coupables, qu'on n'avait guère  
110 cherchés d'ailleurs, l'Arabe étant un peu considéré comme la  
proie naturelle du soldat<sup>1</sup>.

À Paris, c'était autre chose. On ne pouvait pas marauder<sup>2</sup>  
gentiment, sabre au côté et revolver au poing, loin de la justice  
civile, en liberté. Il se sentait au cœur tous les instincts du sous-  
115 off<sup>3</sup> lâché en pays conquis. Certes, il les regrettait, ses deux  
années de désert. Quel dommage de n'être pas resté là-bas ! Mais  
voilà, il avait espéré mieux en revenant. Et maintenant !... Ah !  
oui, c'était du propre, maintenant !

Il faisait aller sa langue dans sa bouche, avec un petit claque-  
120 ment, comme pour constater la sécheresse de son palais.

La foule glissait autour de lui, exténuée et lente, et il pensait  
toujours : « Tas de brutes ; tous ces imbéciles-là ont des sous dans  
leur gilet. » Il bousculait les gens de l'épaule, et sifflait des airs  
joyeux. Des messieurs heurtés se retournaient en grognant ; des  
125 femmes prononçaient : « En voilà un animal ! »

Il passa devant le Vaudeville<sup>4</sup>, et s'arrêta en face du café Amé-  
ricain, se demandant s'il n'allait pas prendre son bock, tant la  
soif le torturait. Avant de se décider, il regarda l'heure aux hor-  
loges lumineuses, au milieu de la chaussée. Il était neuf heures  
130 un quart. Il se connaissait : dès que le verre plein de bière serait  
devant lui, il l'avalerait. Que ferait-il ensuite, jusqu'à onze  
heures ?

---

1. Ce passage rappelle la nouvelle « Mohammed-Fripouille » parue le 20 septembre 1884. Maupassant y narre des exactions commises par des militaires à l'encontre des Arabes, dont il a été témoin lors de son séjour en Algérie en tant qu'envoyé spécial du *Gaulois*.

2. *Marauder* : voler.

3. *Sous-off* : sous-officier.

4. *Le Vaudeville* : salle de spectacle située sur le boulevard des Capucines, dans le 2<sup>e</sup> arrondissement. Inaugurée en 1869, elle a aujourd'hui disparu. On y donnait des vaudevilles, c'est-à-dire des pièces légères, divertissantes, comprenant souvent des parties chantées.

Il passa. « J'irai jusqu'à la Madeleine, se dit-il, et je reviendrai tout doucement. »

135 Comme il arrivait au coin de la place de l'Opéra, il croisa un gros jeune homme, dont il se rappela vaguement avoir vu la tête quelque part.

Il se mit à le suivre, en cherchant dans ses souvenirs, et répétant à mi-voix : « Où diable ai-je connu ce particulier-là<sup>1</sup> ? »

140 Il fouillait dans sa pensée sans parvenir à se le rappeler ; puis, tout d'un coup, par un singulier phénomène de mémoire, le même homme lui apparut, moins gros, plus jeune, vêtu d'un uniforme de hussard. Il s'écria tout haut : « Tiens, Forestier ! » et, allongeant le pas, il alla frapper sur l'épaule du marcheur. L'autre  
145 se retourna, le regarda, puis dit : « Qu'est-ce que vous me voulez, monsieur ? »

Duroy se mit à rire : « Tu ne me reconnais pas ? »

– Non.

– Georges Duroy du 6<sup>e</sup> hussards. »

150 Forestier tendit les deux mains : « Ah ! mon vieux ! comment vas-tu ? »

– Très bien, et toi ?

– Oh ! moi, pas trop ; figure-toi que j'ai une poitrine de papier mâché maintenant ; je tousse six mois sur douze, à la suite  
155 d'une bronchite que j'ai attrapée à Bougival<sup>2</sup>, l'année de mon retour à Paris, voici quatre ans, maintenant.

– Tiens ! tu as l'air solide, pourtant. »

Et Forestier, prenant le bras de son ancien camarade, lui parla de sa maladie, lui raconta les consultations, les opinions et les  
160 conseils des médecins, la difficulté de suivre leurs avis dans sa

---

1. *Particulier* : individu.

2. *Bougival* : commune à l'ouest de Paris, sur les bords de Seine, très fréquentée par la bourgeoisie parisienne de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Maupassant en rend compte dans sa nouvelle « Le Horla » (1887).

position. On lui ordonnait de passer l'hiver dans le Midi ; mais le pouvait-il ? Il était marié et journaliste, dans une belle situation.

« Je dirige la politique à *La Vie française*. Je fais le Sénat au  
165 *Salut*, et, de temps en temps, des chroniques littéraires pour *La Planète*<sup>1</sup>. Voilà. J'ai fait mon chemin. »

Duroy, surpris, le regardait. Il était bien changé, bien mûri. Il avait maintenant une allure, une tenue, un costume d'homme posé, sûr de lui, et un ventre d'homme qui dîne bien. Autrefois  
170 il était maigre, mince et souple, étourdi, casseur d'assiettes, tapageur et toujours en train. En trois ans, Paris en avait fait quelqu'un de tout autre, de gros et de sérieux, avec quelques cheveux blancs sur les tempes, bien qu'il n'eût pas plus de vingt-sept ans.

175 Forestier demanda : « Où vas-tu ? »

Duroy répondit : « Nulle part, je fais un tour avant de rentrer.

– Eh bien, veux-tu m'accompagner à *La Vie française*, où j'ai des épreuves<sup>2</sup> à corriger ; puis nous irons prendre un bock ensemble ?

180 – Je te suis. »

Et ils se mirent à marcher en se tenant par le bras, avec cette familiarité facile qui subsiste entre compagnons d'école et entre camarades de régiment.

« Qu'est-ce que tu fais à Paris ? » dit Forestier.

185 Duroy haussa les épaules : « Je crève de faim, tout simplement. Une fois mon temps fini, j'ai voulu venir ici pour... pour faire fortune ou plutôt pour vivre à Paris ; et voilà six mois que

---

**1. *La Vie française, Le Salut, La Planète*** : intitulés fictifs mais qui ressemblent à des noms de journaux ayant véritablement existé, comme *Le Gaulois* et *L'Univers*. Par prudence, Maupassant choisit de faire des références indirectes à la presse de son temps.

**2. *Épreuves*** : texte mis en page par l'imprimeur. Une fois les épreuves corrigées par le rédacteur, le texte est tiré dans sa version définitive.

je suis employé aux bureaux du chemin de fer du Nord<sup>1</sup>, à quinze cents francs par an<sup>2</sup>, rien de plus. »

190 Forestier murmura : « Bigre, ça n'est pas gras.

– Je te crois. Mais comment veux-tu que je m'en tire ? Je suis seul, je ne connais personne, je ne peux me recommander de personne. Ce n'est pas la bonne volonté qui me manque, mais les moyens. »

195 Son camarade le regarda des pieds à la tête, en homme pratique, qui juge un sujet, puis il prononça d'un ton convaincu : « Vois-tu, mon petit, tout dépend de l'aplomb, ici. Un homme un peu malin devient plus facilement ministre que chef de bureau. Il faut s'imposer et non pas demander. Mais comment diable  
200 n'as-tu pas trouvé mieux qu'une place d'employé au Nord ? »

Duroy reprit : « J'ai cherché partout, je n'ai rien découvert. Mais j'ai quelque chose en vue en ce moment, on m'offre d'entrer comme écuyer<sup>3</sup> au manège<sup>4</sup> Pellerin. Là, j'aurai, au bas mot, trois mille francs. »

205 Forestier s'arrêta net : « Ne fais pas ça, c'est stupide, quand tu devrais gagner dix mille francs. Tu te fermes l'avenir du coup. Dans ton bureau, au moins tu es caché, personne ne te connaît, tu peux en sortir si tu es fort, et faire ton chemin. Mais, une fois écuyer, c'est fini. C'est comme si tu étais maître d'hôtel  
210 dans une maison où Tout-Paris va dîner. Quand tu auras donné des leçons d'équitation aux hommes du monde ou à leurs fils, ils ne pourront plus s'accoutumer à te considérer comme leur égal. »

Il se tut, réfléchit quelques secondes, puis demanda :

---

1. **Chemin de fer du Nord** : il s'agit de la Compagnie des chemins de fer du Nord qui a exploité le réseau ferroviaire du nord de la France de 1845 à 1938.

2. Montant exact de ce que touchait Maupassant à ses débuts comme « gratte-papier » au ministère de la Marine. Plusieurs chroniques de Maupassant visent à dénoncer la misère des petits fonctionnaires.

3. **Écuyer** : professeur d'équitation.

4. **Manège** : bâtiment où l'on fait travailler les chevaux et où l'on reçoit des leçons d'équitation.

« Es-tu bachelier ?

215 – Non. J'ai échoué deux fois.

– Ça ne fait rien, du moment que tu as poussé tes études jusqu'au bout. Si on parle de Cicéron ou de Tibère<sup>1</sup>, tu sais à peu près ce que c'est ?

– Oui, à peu près.

220 – Bon, personne n'en sait davantage, à l'exception d'une vingtaine d'imbéciles qui ne sont pas fichus de se tirer d'affaire. Ça n'est pas difficile de passer pour fort, va ; le tout est de ne pas se faire pincer en flagrant délit d'ignorance. On manœuvre, on esquive la difficulté, on tourne l'obstacle, et on colle les autres  
225 au moyen d'un dictionnaire. Tous les hommes sont bêtes comme des oies et ignorants comme des carpes. »

Il parlait en gaillard tranquille qui connaît la vie, et il souriait en regardant passer la foule. Mais tout d'un coup il se mit à tousser, et s'arrêta pour laisser finir la quinte, puis, d'un ton  
230 découragé : « Est-ce pas assommant de ne pouvoir se débarrasser de cette bronchite ? Et nous sommes en plein été. Oh ! cet hiver, j'irai me guérir à Menton<sup>2</sup>. Tant pis, ma foi, la santé avant tout. »

Ils arrivèrent au boulevard Poissonnière, devant une grande  
235 porte vitrée, derrière laquelle un journal ouvert était collé sur les deux faces. Trois personnes arrêtées le lisaient.

Au-dessus de la porte s'étalait, comme un appel, en grandes lettres de feu dessinées par des flammes de gaz : *La Vie française*. Et les promeneurs, passant brusquement dans la clarté que  
240 jetaient ces trois mots éclatants, apparaissaient tout à coup en

---

**1. Cicéron** (106-43 av. J.-C.) était un célèbre homme d'État et auteur latin, et **Tibère** (42 av. J.-C.-37 apr. J.-C.) un empereur romain. Leur connaissance appartient à la culture de base d'un bachelier du XIX<sup>e</sup> siècle.

**2. Menton** : station balnéaire méditerranéenne, proche de la frontière italienne ; son climat sec et doux en hiver avait la réputation d'être bénéfique aux malades souffrant de pathologies respiratoires.